

Collectif Othon

À Valenciennes

AU DIABLE VAUVERT

Dans certains textes, les prénoms ou noms
ont été modifiés dans un souci de préserver l'anonymat.

ISBN : 979-10-307-0334-4

© Éditions Au diable vauvert, 2020

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com
contact@audible.com

Avant-propos

Excroissance d'un groupe d'amis formé à Nantes dans les années 90, le collectif Othon a pour activité principale la réalisation de documentaires, dont la plupart témoignent d'un intérêt pour l'urbanisme et la démocratie de proximité, ces deux jambes de la politique. Ainsi *Conte de Cergy*, réalisé à l'invitation de la communauté d'agglomération de Cergy-Pontoise, proposait un regard sur une « ville nouvelle » quarante ans après sa création ; *On est en démocratie!*, tourné en 2008, observait un processus de concertation dans un quartier populaire de Montreuil.

Au croisement de cet intérêt et du tropisme littéraire du collectif est né le projet d'un livre dont l'objectif serait, non d'épuiser une ville,

comme Perec voulait épuiser un lieu, mais de l'appréhender sous autant d'angles que ce livre comprendrait de textes.

La rencontre avec David Deneufgermain, psychiatre et animateur d'une équipe mobile avec laquelle un membre du collectif a effectué des maraudes, a été notre aiguillon pour lancer les opérations. David avait envie d'une aventure littéraire, nous avions en tête cette vague idée de livre. Et puisque c'est à Valenciennes qu'il exerce, la ville que nous allions observer, étudier, décrire, raconter, serait Valenciennes.

Mais ce choix n'est pas seulement contingent. Au moins peut-on dire qu'à bien des égards Valenciennes est une bonne pioche.

Par sa moyenne dimension, d'abord (40 000 habitants). Non seulement parce qu'un tel format permet de comprendre le fonctionnement organique de l'entité – au-delà de 100 000 c'est plus incertain –, mais aussi parce que cet échelon intermédiaire du territoire français est, on le sait, celui qui a le plus souffert des mutations récentes de la société, a fortiori dans les régions à gros passif industriel.

Certes, Valenciennes revit depuis une ou deux décennies, un certain nombre d'indicateurs le

montrent. Mais d'autres indicateurs signalent que ce redressement ne concerne pas toute la population. Ici il faut sans doute diviser la ville au moins par deux (les gagnants et les oubliés), et plus sûrement encore par 40 000.

Notre idée motrice est justement d'éprouver les données générales à la réalité quotidienne vécue par les uns et les autres, qu'ils soient privilégiés ou défavorisés, commerçants ou médecins, ouvriers ou fonctionnaires territoriaux, jeunes ou vieux, malades ou bien portants. Les textes qui composent l'ouvrage ne prétendent pas à l'objectivité; ils adoptent et assument radicalement un point de vue. Celui d'un individu, donc (un opticien, un policier, un lycéen, une chômeuse longue durée, un historien, une ingénieure, etc.) mais aussi celui d'un lieu particulier (un bar, un tribunal, une boutique de fringues, la place d'Armes, un arrêt de tram, la Serre numérique, un centre d'accueil). Le terme point de vue devant alors être entendu dans son sens littéral: point d'où l'on voit.

L'option décisive du livre réside dans cette place faite à la subjectivité. Avant tout celle du rédacteur, dont la présence doit se rendre sensible. Il ne se prive donc pas, au contraire, d'expliquer

quelles réflexions et circonstances l'ont mené-e au choix de ce sujet, quels prérequis personnels ou politiques l'ont porté-e à le choisir, quelle représentation a priori il-elle en a, à quelle conclusion il-elle pense en venir – car quiconque s'engage dans un sujet a toujours une idée derrière la tête, quitte à l'abandonner en cours de route. Nous voulons casser l'illusion de la neutralité. On n'arrive jamais vierge devant un sujet; tout sujet est porteur d'un enjeu général. Parmi nous, celui qui habite Valenciennes depuis quinze ans et celle qui a grandi à Denain ne partent pas du même point que telle autre qui, ayant grandi à Nantes, réside actuellement à Marseille et a découvert Valenciennes en enquêtant dessus. Dans ce cas de figure, il apparaît pertinent de nommer cette incongruité souvent tue: la personne qui parle de cette ville n'y aurait jamais mis les pieds si elle n'avait pas eu à écrire dessus. Le texte ne restitue pas un témoignage, il le produit.

Par extension, l'enquêteur a été invité à raconter son enquête. Comment s'y prend-il? Comment a-t-il obtenu des contacts? À quelles portes s'est-il heurté? Et d'ailleurs où dort-il pendant son immersion? En l'espèce, la recherche nous semble presque aussi intéressante que son objet

parce qu'elle documente aussi une circulation dans la ville, et les difficultés à la saisir. Nommer tout autant ce qui se donne que ce qui échappe : c'est dans ce double mouvement que se gagne l'épaisseur proprement littéraire du livre.

Sur le train il est écrit « région Nord-Pas-de-Calais » et non « région des Hauts-de-France ». Dans la logistique du redécoupage administratif, la mise à jour des TER n'a pas été jugée prioritaire. Les « petites lignes » ne sont pas une priorité, cheminent en marge de l'histoire en marche.

Celle-ci dessert, outre son terminus, Mont-de-Terre, Lesquin, Fretin, Templeuve, Orchies, et autres toponymes inconnus de moi.

Dans ma voiture, quatre sièges sur cinq sont vides et le resteront jusqu'à Valenciennes où l'essentiel des voyageurs descendra. À une heure de pointe le taux de remplissage serait plus élevé, mais ce train-là, à cette heure-là, un lundi en fin de matinée, roule à perte.

Qui sont et que font ces gens? Où vont-ils et dans quel but? Quel est le degré de nécessité de leur déplacement?

Des têtes de prosos, je trouve. Et moi quel tête me trouveraient-ils s'ils levaient les yeux de leur portable? À quelle classe m'affilieraient-ils s'ils me détaillaient, sweat noir, basket Adidas gazelle, valise épaisse pour cinq jours à Valenciennes, carnet noir ouvert sur les genoux et stylo en main? Conjectureraient-ils que j'ai une tête de Parisien, de citadin, de bobo, de métropolitain? Une tête pas très périphérique. Pas très gilet jaune.

Un couple avec bébé et jeune garçon occupe le carré d'à côté. Des têtes d'Indiens, eux. De Tamouls, supputé-je par amalgame grossier avec le couple de *Dheepan*, cette merde. Sur les genoux des adultes des sacs à dos remplis. De quoi? De marchandises à vendre à l'étalage clandestin ou aux terrasses des cafés qui bordent la gare de Lille où ils sont montés comme moi?

Depuis le départ, le bébé – une fille – pleure sans discontinuer. Si j'étais un travailleur pauvre et que je revenais d'une nuit de boulot, ou me rendais pour quatre heures d'intérim à Valenciennes, si je cherchais à dormir en vue de reconstituer ma

force de travail pour la monnayer le lendemain, ce bébé m'exaspérerait. Des insultes racistes me monteraient au cerveau, droit depuis le ventre. Cette petite poussée de haine redescendrait vite, ou ne redescendrait pas.

Moi ces pleurs ne me dérangent pas puisque je suis frais et dispo, et que je n'ai pas prévu de lire. Si j'étais un travailleur pauvre qui veuille lire, je détesterais ces gens venus de Tamoulie nous imposer les pleurs de leur morveuse dont les soins seront remboursés par la CMU. Mais un prolo sans doute ne lirait pas. Personne ne lit dans ce train.

Depuis le début la mère supposée tamoul est en conversation haut-parleur dans sa langue. Ils exagèrent. Si j'étais un travailleur pauvre souchien même pas lecteur je trouverais que c'est la goutte d'eau. Et devant le père lisant ensuite sur le même téléphone un replay d'un journal télévisé de chez lui, je finirais par exploser.

Moi frais et dispo et oisif et riche ces gens m'émeuvent avec leurs bonnes gueules de migrants, auréolées de cette dignité que confèrent l'exil et les malheurs afférents. Je me fais un trip littéraire. Un trip de type disponible pour l'accueil, pour l'amour. Un type qu'aucun employeur ou

conseiller Pôle emploi n'attend à l'arrivée, et qui partant peut se permettre, en gare de Valenciennes, de laisser la famille supposée tamoul prendre 10 mètres d'avance pour la suivre.

C'est une filature bienveillante, et non surveillante. Une filature littéraire et humaniste. Elle se termine 25 mètres plus loin, une fois traversé la place de la gare, au-delà de laquelle se dresse le bien nommé Grand Hôtel où pénètrent les quatre étrangers. Y travaillent-ils? (Non, pas avec leurs enfants.) Y logent-ils? Y sont-ils logés par des services sociaux en attendant une solution durable? Je pourrais me glisser dans l'hôtel sous un prétexte de film d'espionnage, et l'air de rien glaner des infos auprès du petit personnel. Mais j'ai faim et ma valise m'encombre et j'ai une ville à découvrir.

Le sinistre de la bourgeoisie

Le 11 octobre 1978, le « plan de sauvetage de la sidérurgie » est voté par l'Assemblée nationale.

Sont prévues pour 1979, dans le bassin sidérurgique du Valenciennois, les réductions d'effectifs suivantes: 5 000 personnes à Denain, 550 à Trith-Valenciennes, 400 à Anzin.

Quarante ans plus tard, en juin 2018, une question me vient alors que je longe les vitrines des magasins franchisés de la place d'Armes: qu'est devenue la bourgeoisie de Valenciennes après ce sinistre industriel? A-t-elle été affectée par lui? Touchée, attristée, démoralisée, scandalisée? Appauvrie, déclassée, ruinée? Les bourgeois ont-ils dû vendre leurs entreprises, leurs maisons? Ont-ils dû s'exiler à Dunkerque,

à Paris ou à l'étranger ? Sont-ils restés là ? Sont-ils morts prématurément, sont-ils devenus obèses, se sont-ils mis à boire dans leur salon devant le tirage de l'EuroMillions ?

J'ai un a priori sur la question. Je suppose que la bourgeoisie valenciennoise n'a pas été touchée directement par l'effondrement des charbonnages et de la sidérurgie. Que des bourgeois subissent un sinistre économique est tellement rare qu'on en aurait forcément parlé.

Je décide de mener ma petite enquête selon deux axes :

- interroger des historiens ;
- interviewer directement des bourgeois et si possible des descendants de ce que je me résous à appeler « les grandes familles valenciennoises » pour ne pas heurter mes interlocuteurs par une catégorisation sociale trop abrupte, m'imaginant, peut-être à tort, qu'ils rechignent à se définir eux-mêmes comme des bourgeois.

Je m'aperçois, au gré des entretiens, que c'est justement un problème de définition qui se pose. La bourgeoisie valenciennoise, il faudrait d'abord savoir ce que c'est. De qui parle-t-on ?

- Des capitaines d'industrie ?
- Des patrons des entreprises locales ?

- Des ingénieurs?
- Des riches commerçants?
- Des professions libérales: notaires, médecins, avocats?

Reprenons dans l'ordre:

Les capitaines d'industrie n'étaient pas des Valenciennois. La particularité de la région est qu'elle était gérée par des grandes sociétés: Usinor, donc, mais aussi Lorraine-Escaut ou Vallourec. Et les charbonnages étaient nationalisés. Les capitaux qui alimentaient l'économie locale lui étaient extérieurs, les décisions concernant le bassin industriel ne dépendaient pas des élus de l'arrondissement puisque le pouvoir réel était à Paris. Il n'y a pas à Valenciennes de grandes familles bien identifiables comme les Mulliez à Roubaix. C'est pour cette raison sans doute que le naufrage économique a été si brutal, si subit et que les édiles du coin ne l'avaient pas vraiment anticipé. C'est comme si la région avait été sous tutelle depuis des décennies, soumise à un capitalisme national ou même mondial. Le pouvoir local n'avait plus qu'à administrer la vie sociale et culturelle. Il revient souvent que Pierre Carous, maire gaulliste de 1947 à 1988, n'a pas été très actif mais c'est peut-être que les

structures socio-économiques étant posées, il ne lui restait qu'une petite marge de manœuvre. Il s'est donné la mort en 1990 après plus de dix ans de déclin industriel. Il était malade mais l'arrivée de Borloo en 1989, suite à la fermeture définitive d'Usinor Denain en 1988, a sans doute été le coup de massue final.

Que sont devenus les patrons des entreprises locales? Selon Philippe Guignet, historien, que j'interroge dans sa salle à manger alors que son épouse nous sert du café et des petits biscuits, il n'y a pas eu d'études précises sur ce sujet. Il me dit que ça serait intéressant de voir si ça les a touchés, s'ils ont réussi à se reconvertir, s'il y a eu parmi eux des faillites. Scientifiquement parlant, on ne sait pas.

Monsieur Poinsignon, spécialiste de l'histoire locale, me donne quelques éléments empiriques dans le minuscule jardin en friche de sa maison du centre. Selon lui, il y avait assurément une élite industrielle issue de Valenciennes. « L'usine Métal-Escaut par exemple à Trith-Saint-Léger, c'est la dynastie Sirot. Dès le début du xx^e siècle, César Sirot était maire de Trith, conseiller d'arrondissement, patron de l'usine. » Je lui pose ma question axiomatique. Il me répond longuement :

« J'ai l'exemple de Louis Duvant inventeur d'un moteur diesel qui équipait des bateaux, il a fait fortune, il a été adjoint de Carous pendant longtemps, il employait pas mal d'ouvriers, quand il est mort dans les années 70, sa boîte a été rachetée par un grand groupe financier. Y en a qui ont quand même essayé de tenir, j'ai très bien connu Edmond Collot, dans le domaine du bâtiment. Ils étaient deux frères, ils ont succédé à leur père, ils ont construit une bonne partie de l'actuelle Saint-Saulve. Collot à la fin des fins, devant des groupes comme Bouygues, il a capitulé, il a arrêté au moment de la retraite. De toute façon, son fils ne voulait pas reprendre la boîte. Il était ingénieur, il a fait sa carrière comme directeur de la SANEF (les autoroutes). J'entends encore Edmond me dire Tu te rends compte c'est un déchirement pour moi, je suis obligé de licencier des types qui ont trente ans, qui ont une famille, un crédit sur leur maison, j'ai embauché leur père et mon père a embauché leur grand-père, ils ont toujours travaillé dans la boîte et moi je les fous dehors. Collot en était malade. » Mon interlocuteur se rappelle aussi avoir visité l'usine métallurgique de Monsieur Debaive, lequel disait : « Même si je rabote mon prix au

ras des pâquerettes, je ne gagne rien, je continue de faire travailler mes bonshommes mais je suis pas compétitif »... et ça a fermé. « Toutes ont fermé comme ça les unes après les autres. Parfois, on a eu des problèmes liés à l'incompétence d'un héritier: une des plus grosses boutiques d'imprimerie de Valenciennes était tenue par le fils Derome qui préférait aller à la chasse en Pologne plutôt que de s'occuper de sa boutique, eh bien ça a été très vite, en deux ans la boutique a été liquidée. Daniel Rémy, que j'ai très bien connu, avait une entreprise de construction électrique, il équipait des maisons, des hôtels, des usines, il avait des boutiques à Valenciennes, à Douai, à Cambrai, à Lille. Bon, le fils lui a succédé, ce qui l'intéressait, c'était de picoler, eh bien ça a pas marché. Avec lui, ça a pas duré. L'enseigne existe toujours, elle a été rachetée par je ne sais qui... Un autre exemple: les Lefrancq. C'est une grande famille valenciennoise, ils sont très importants. Leur truc à eux, c'était le bois qu'ils importaient de très loin par le canal de l'Escaut et qu'ils distribuaient aux entreprises qui en avaient besoin et aux mines bien sûr. Adolphe était président de la chambre de commerce de Valenciennes dès les années 30 puis en 1941, il

a été nommé maire provisoire de Valenciennes par le gouvernement de Vichy. Marc, son fils, lui a succédé, lui aussi est devenu président de la chambre de commerce. On lui doit l'autoroute A2. Moi, j'ai connu Jacques et Pierre, les fils de Marc. Pierre a bossé dans l'industrie et Jacques a continué l'entreprise de fourniture de bois. Quand Jacques a pris sa retraite, aucun de ses fils n'était en mesure de reprendre l'entreprise qui n'aurait pas été rentable de toute façon. Ils ont été bien contents de vendre le terrain où on a construit le lycée de l'Escaut et de vendre la maison de famille à la ville qui à l'époque en a fait la Maison des associations. Depuis, la municipalité l'a revendue à un promoteur. »

Pourquoi Philippe Guignet ou Jean-Claude Poinson, qui connaissent très bien Valenciennes pour y vivre et avoir étudié son histoire, n'ont-ils aucune anecdote de bourgeois ruiné à me livrer ? Tel fils d'industriel local qui aurait fini SDF sur le parvis de l'église Saint-Géry ? Il n'y a pas d'étude précise sur le sujet alors je m'aventure à penser qu'il n'y a pas vraiment eu de ruine de grandes familles d'industriels valenciennois. Le plus probable, c'est que leurs descendants sont partis. Ils étaient diplômés,

certains ont trouvé du travail ailleurs comme cadres, d'autres ont monté des entreprises dans le digital avec leur héritage. Ou alors, ils ont vécu de leurs rentes.

Et les ingénieurs? Les cadres de ces entreprises qui ont fermé? Que s'est-il passé pour eux?

Voici ce que m'explique Damien D., fils de notaire valenciennois en me préparant un café dans la cuisine de son loft lillois: « Jusque dans les années 74-75, Valenciennes était une ville avec une bourgeoisie puissante et nombreuse qui avait organisé une vie quotidienne confortable avec des commerces satisfaisants. Et puis la crise s'installe et Valenciennes se dépeuple de ses bourgeois. » Parce qu'il n'y a plus de travail? « Bonne question. Sans doute que les cadres, les ingénieurs trouvent du travail ailleurs, que d'autres plus âgés ont pris leur retraite au Touquet ou dans le Sud. »

À ce stade, toujours pas trace d'un drame économique pour les classes favorisées.

Christophe D., né en 1948, que j'interviewe dans le bureau de son cabinet d'avocat, met en avant le fait que Valenciennes se caractérisait surtout par une tradition de bourgeoisie libérale et commerçante. Il ajoute que dans les années 80

beaucoup de gens issus de ce milieu sont partis. Lorsque je lui demande si c'est parce qu'il n'y avait plus de clients, il a cette phrase surprenante : « Valenciennes, le soir c'était pas très marrant. » La ville était devenue sinistre. « Le mot sinistre est excellent parce qu'on sentait que la ville était sinistrée et on sentait que la population changeait, c'est-à-dire que le centre était plus fréquenté par des gens qui manifestement n'avaient plus de boulot, étaient pauvres et désœuvrés. »

Incontestablement, les riches commerçants ferment boutique mais là encore mes interlocuteurs ne mentionnent pas de faillites marquantes.

J'en viens à penser que si la bourgeoisie de Valenciennes a été affectée par le sinistre industriel, ce n'est pas financièrement, c'est esthétiquement.

Ce qui disparaît, à l'orée des années 80, c'est la ville bourgeoise telle qu'elle s'était dessinée depuis des décennies. Les bourgeois ne quittent pas seulement Valenciennes parce qu'ils ne peuvent plus y travailler mais parce qu'ils ne la trouvent plus à leur image. L'effet collatéral de l'effondrement du bassin industriel sur la bourgeoisie, c'est que leur ville est devenue trop laide pour eux.

Mais qu'est-ce que ça veut dire au juste? Est-ce qu'avant la crise, les ouvriers métallurgistes ou les mineurs restaient cantonnés aux pourtours? Ou est-ce que les bourgeois supportaient la présence des ouvriers comme figures familières d'un ordre social établi depuis des siècles? Je ne sais pas. Ce que je peux imaginer, c'est que la crise les affecte parce qu'elle défigure leur ville par la présence d'une population inactive et peut-être par un phénomène plus marquant encore: la disparition des belles boutiques. Ces commerces étant, comme on va le voir, l'expression urbaine la plus notable de cette bourgeoisie valenciennoise. Damien D.: « À chaque fois qu'un magasin disparaissait, on sentait que c'était une marche supplémentaire qui était descendue et la dernière marche, c'était la boutique Marlière cadeaux de mariage. Quand Marlière a fermé, quelque part c'était la fin des haricots. »

Le même m'apprend qu'il n'y avait pas de bourgeoisie « *show off* » à Valenciennes, elle restait très discrète, sortait peu. « Mes parents allaient très peu au resto, ils n'y sont allés que plus tard, dans les années 90, mais ils n'allaient jamais dans les bars c'était inconcevable. » On n'allait pas non plus au cinéma et rarement au concert. On aurait

pu à la rigueur aller au théâtre s'il y en avait eu un mais il avait brûlé en 1940 et il faut croire qu'il ne devait pas manquer beaucoup puisqu'il n'a été reconstruit qu'en 1998. Quand il arrivait aux bourgeois de sortir, c'était donc essentiellement pour faire les magasins. Magasins où ils se fournissaient pour organiser leurs réceptions. Il y avait en effet un véritable rituel du dîner mondain qui durait depuis des décennies voire des siècles. « La cuisinière venait, ma mère et elle décidaient le menu. On se recevait le vendredi soir et pas le samedi, ça ne se faisait pas. Et la cuisinière aidait maman. Elle demandait Qui vous avez vendredi ? J'ai les Hubert. Ah les Hubert, alors faut pas faire de pigeon parce que j'en ai fait la semaine dernière chez Madame Untel et les Hubert étaient là. Pour les dîners, la cuisinière nous servait à la française : le plat à gauche et les boissons à droite. »

On finit avec les professions libérales. Comment ont-elles été affectées par la crise ?

Christophe D. reconnaît que les avocats du Valenciennois ne se sont pas plaints pendant ces années-là : « Le déclin a entraîné énormément de divorces et notamment à la demande d'épouses qui ne supportaient plus leur bonhomme qui

se mettait à picoler ou l'éloignement de leurs parents quand il avait fallu partir pour aller travailler à Usinor Dunkerque. » Je n'avais pas pensé que les licenciements massifs des ouvriers des hauts-fourneaux avaient pu produire un regain d'activité pour les avocats, les notaires, les huissiers et même les médecins mais c'est logique. C'est peut-être juste la vie des commissaires-priseurs qui s'est compliquée, note Damien D. Nouvelle confirmation que les bourgeois ne délaissent pas prioritairement leur ville pour des raisons économiques.

Je peux donc tenter d'affiner mon hypothèse : si la ville perd de son attrait aux yeux des bourgeois, ce n'est pas seulement parce que c'est elle qui change mais eux aussi.

La tradition du dîner bourgeois semble décliner à partir des années 80 – sans aucune corrélation avec les licenciements à Usinor – et conséquemment, la fréquentation des beaux magasins. Est-ce que Damien D. ou les enfants de Christophe D. seraient restés à Valenciennes si la droguerie Lapchin, l'épicerie fine Piau, les cadeaux de mariage Marlière, la librairie Giard et Jour de fête, le magasin de jouets, existaient encore ? Je ne le pense pas. Une bourgeoisie

moderne, cool, décontractée, qui ne se reconnaît plus dans le cachet vieillot et un peu raide de ses ascendants, est en train de naître. Le jeune bourgeois des années 80 n'a aucune envie de moisir à Valenciennes parce qu'il veut sortir dans des cafés, des restos et des boîtes branchés, comme on dit à l'époque. Alors il s'installe à Lille, Paris ou Bruxelles et ses propres enfants qui vivent à New-York ou Sydney ne reviendront jamais dans la ville du Nord où la maison de maître en briques rouges de leurs aïeux s'élève encore. Christophe D. me dit, avec un brin de tristesse dans la voix, que sa famille est arrivée en 1850 et qu'il en est le dernier représentant en qualité d'avocat et en tant que Valenciennois. Il est loin d'être le seul de sa classe dans ce cas.

Sous ce jour, l'obsession de Borloo, dans les années 90, de restaurer l'image de Valenciennes, en l'embellissant, apparaît moins comme une réponse au sinistre industriel qui avait affecté les ouvriers qu'à une volonté de reconquérir une bourgeoisie qui, parce qu'elle n'aimait plus sa ville, l'avait quittée.